quelle que fût leur odeur ou la couleur de leur peau, avaient peur de lui, et le dieu de Marquis plus que tous les autres. Et Marquis seul osait l'aboyer violemment. Il en avait une fois reçu un coup de pied injuste, un jour qu'il appuyait les pattes, pour le caresser, sur les jambes blanches du petit dieu maigre.

Et alors se passa un grand événement que Marquis ne comprit pas, car les desseins et les actes des dieux sont impénétrables aux chiens les plus perspicaces. Et ceux-ci les adorent sans les comprendre, car la sagesse des dieux est sans bornes.

Le petit dieu maigre entra dans l'assemblée des dieux à la peau rouge et flottante et, aussitôt, tous se mirent à aboyer rageusement contre lui et à gronder, et plusieurs sautèrent vers lui comme pour le mordre. Alors les dieux à peaux d'ours mirent de grands couteaux au bout de leurs bâtons et ils se jetèrent sur ceux de l'assemblée, et tous les dieux à peau rouge se sauvèrent par les fenêtres.

Il n'en revint jamais plus un seul et le dieu de Marquis fut libre de se promener tous les jours chauds et de se chauffer tous les jours froids.

Et Marquis sortait avec lui et se chauffait avec lui, et il vécut depuis lors parfaitement heureux.

Edouard D'HOOGHE.

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE

L'air et la respiration

D'un tract qui vient d'être répandu en Belgique sous ce titre familier : *Portez-vous bien* (Anvers, librairie néerlandaise) nous empruntons les quelques recommandations qu'on va lire dues au docteur Terwagre :

La question des fenêtres ouvertes nuit et jour. Les impuretés de l'air. Conseils pratiques.

L'homme est à la merci du milieu où il vit, il dépend étroitement des conditions dans lesquels ils se trouve, de sa santé, de l'état sanitaire de sa localité, du confortable de son habitation, de ses moyens d'alimentation, de l'air, des perturbations atmosphériques, du travail qu'il fournit.

Il est donc d'intérêt social que le milieu dans lequel l'homme passe son existence soit le meilleur possible, car les rapports entre les hommes se ressentent forcément de leur bonne ou mauvaise situation.

La chose la plus nécessaire à notre existence *c'est l'air*. Mais par l'air nous viennent aussi une foule de maux et de misères que nous pouvons éviter.

L'air contient plusieurs gaz dont le principal est *l'oxygène*. C'est l'oxygène de l'air qui change dans nos poumons, lorsque nous respirons, le sang veineux — sang qui a servi dans nos chairs — en sang artériel — sang prêt à servir de nouveau à la nourriture de notre corps. L'oxygène est aussi nécessaire aux plantes, aux animaux qu'à nous-mêmes. Les plantes respirent comme nous.

Ceci est une chose à retenir, car bien longtemps on a cru — et bien des gens y ajoutent encore foi — que les arbres et les plantes avaient une respiration de nuit différente de celle du jour. Il était admis que les végétaux rejetaient la nuit un gaz mauvais, asphyxique, l'oxyde de carbone. De là, la crainte que l'on avait de l'air du soir et de la nuit.

De là, l'habitude d'interdire le séjour des plantes dans les chambres à coucher et de fermer hermétiquement les fenêtres de ces chambres pendant la nuit. Or, on sait depuis une quinzaine d'années que les plantes n'ont pas cette mauvaise influence.

L'air de la nuit, à part une différence de température et d'humidité, ne diffère pas de l'air du jour. Il est tout aussi indiqué de respirer de l'air par la nuit que le jour, quand on dort que lorsqu'on est éveillé. Laissez-donc, *à tout âge*, vos fenêtres ouvertes pendant la nuit. Vous serez frais et dispos le matin, tandis que ceux qui dorment dans une chambre bien close se lèvent à demi-asphyxiés, la tête lourde, de mauvaise humeur, sans appétit bien net, par le fait qu'ils ont respiré pendant la nuit un air impropre dont ils avaient en peu de temps utilisé tout l'oxygène disponible. On ne mange pas deux fois la même tartine, pourquoi faudrait-il respirer deux fois le même air ?

Que la crainte du froid ne vous retienne pas. Si vous êtes bien couverts, ouvrez vos fenêtres bien larges ou bien, si vous doutez, ouvrez progressivement, chaque soir un peu plus largement que le soir précédent.

Enfants, femmes, vieillards, malades, convalescents, n'ont que profit à retirer de ce système.

Prenez de l'air, beaucoup d'air

L'air est heureusement à tout le monde, il est propriété commune !... Usez en à foison, vous en avez besoin, surtout lorsque vous avez bien travaillé !

D'aucuns trouvent téméraire de s'exposer *ainsi au froid par les nuits d'hiver*.

Remarquons tout d'abord que, dans le lit, l'homme n'a jamais froid, à condition d'être bien couvert.

En quelques minutes, il se produit dans le lit une âtmosphère chaude qui entretient le corps dans une chaleur normale, car il ne se fait presque pas de déperdition à travers les couvertures.

La tête seule est exposée au froid et à l'air vif. Or, la tête, à cause de la circulation qui est très active dans cette partie du corps, ne se refroidit pour ainsi dire pas. On pourrait, d'ailleurs, la recouvrir du bonnet de coton, le casque à mèche de nos pères. Mais cette précaution est même inutile.

Et les enfants, dira-t-on ? Oserait-on leur appliquer ce système ? Ne vont-ils pas souffrir, bien plus que nous, du froid ?

Absolument pas. Nouveau préjugé à combattre.

Il y a quelque temps, je lisais un articulet d'un journal quotidien, dans lequel un journaliste s'apitoyait sur le sort des mioches que l'on promène en plein hiver dans de petites voitures ou sur les bras des bonnes et des mamans. Nous autres, disait-il, en marchant vite, nous avons toutes les peines du monde à nous réchauffer... ces pauvres petits, immobiles, doivent geler sous leur manteau !

Erreur, erreur !

Tout d'abord, chez l'enfant, même immo*bile, il se produit une chaleur plus grande* que chez l'adulte, parce que le travail intime de nutrition est plus intense. C'est le moment de notre vie où l'accroissement de l'être est le plus grand. Et plus il y a de travail, plus il y a de développement de chaleur.

De plus, chez le petit enfant, la sensibilité au froid n'est pas si forte que chez les grandes personnes, pour la raison que les sens de l'enfant, ses nerfs, ne sont pas encore éveillés à la vie complète; ils sont encore émoussés et ne perçoivent que des sensations vagues.

C'est pour ce motif que les enfants sont en réalité plus résistants que les personnes adultes.

On a souvent fait à ce propos des observations très curieuses.

Ainsi il est connu que des enfants nouveaux nés que l'on enterre vivants continuent à vivre pendant un temps beaucoup plus long que ne le feraient des personnes d'âge mûr.

On a même expérimenté sur des animaux, et démontré que les êtres qui viennent de naitre n'ont pas comme les êtres complets une grande sensibilité vis-à-vis du milieu dans lequel ils vivent.

Ainsi on a vu une chienne mettre bas dans une cuvelle d'eau et les jeunes chiens vivre pendant un certain temps sous l'eau, pendant un temps certainement beaucoup plus long que celui qui est nécessaire pour noyer un grand chien.

Tout cela... pour vous démontrer que l'air de la nuit n'est pas à craindre et que les enfants comme les grandés personnes trouveront la force et la santé en respirant et la nuit et le jour de l'air pur !

Quelques mots cependant encore sur le même sujet, un dernier coup de marteau pour enfoncer le clou des « fenêtres ouvertes la nuit » :

Notre corps développe une certaine dose de chaleur qui est produite par le travail intime des organes et des tissus des différentes parties de l'individu. Ce travail est une véritable combustion. Notre corps brûle les aliments que nous lui fournissons et, tout comme un poêle, il en rejette les résidus (par les urines, la sueur, l'air expiré, etc.) Or, pour les brûler, pour développer de la chaleur, il faut de l'oxygène, ce gaz important, l'un des composés de l'air atmosphérique.

Tout le monde sait que c'est en vain que l'on tenterait d'allumer un feu dans une place privée d'oxygène. Eh bien, il en est de même dans notre machine humaine : pas d'air, pas d'oxygène, pas de combustion normale et, par conséquent, pas de chaleur ! Il est donc rationnel de dire que l'homme qui, en dormant, respire un air pur, renouvelé, contenant de l'oxygène, produira plus de chaleur, aura moins froid que celui qui dort dans une chambre fermée, dont l'oxygène a été utilisé en grande partie par la respiration. C'est ce qui existe en réalité.

Lorsque l'habitant des villes, pâle, sensible à l'*excès*, *névrosé*, *anémié*, *voit* au *cœur* de l'hiver passer, sommairement vêtu, un campagnard rutilant de santé. il se dit : « C'est l'habitude, c'est l'endurance, ces gens-là résistent mieux au froid que nous ! Nous autres, nous ne *supporterions jamais cela !* » Et il ne comprend pas que le campagnard, en respirant un air bien oxygéné, développe plus de chaleur interne et a beaucoup plus chaud que le citadin grelottant écrasé sous une pelisse énorme ou devant un feu tout rouge dans un bureau sans air.

Entrez dans une chambre dans laquelle une ou plusieurs personnes ont passé la nuit les fenêtres closes, et il ne sera pas besoin de grande démonstration pour vous convaincre de la manifeste impureté de l'air qui s'y *trouve*.

D'ailleurs qui de vous n'a pas éprouvé avec étonnement l'agréable sensation de respirer l'air pur de la nuit ? Croit-on que si cet air était pernicieux, nous ressentirions ce bien-être, cette bonne impression en le respirant ?

L'air pur est, en outre, le meilleur désinfectant

Les maladies contagieuses se propagent plus difficilement à la campagne. C'est ainsi que l'on peut presque impunément laisser jouer ensemble, au bord de la mer, des enfants atteints de coqueluche et des enfants non contaminés. La maladie ne se propage pas dans ces conditions. On sait cependant avec quelle facilité ce mal qui tue tant de pauvrets *voyage de proche en proche dans les* milieux citadins.

L'air de la campagne doit ses effets excellents sur la santé non-seulement à sa richesse en oxygène, mais surtout à ce fait qu'il ne contient que très peu de poussières.

Les poussières de l'air, poussières inertes ou vivantes (microbes, bactéries, amœbes), sont la cause d'une foule de maladies.

Bien des maux, que l'on attribuait jadis au froid et aux courants d'air, ont été reconnus comme provoqués par les poussières atmosphériques.

Dans ces derniers temps, on a fait des analyses d'air très intéressantes, et l'on sait maintenant que l'air de la ville, l'air des *ateliers, des chambres non aérées contient* jusqu'à 10, 20 et 30 mille poussières par centimètre cube, tandis que cette énorme proportion se réduit à presque rien à la campagne, sur la montagne et au bord de la mer.

On ne réfléchit pas assez à l'importance de la pureté de l'air, et, dans notre vie habituelle, nous commettons continuellement des non-sens hygiéniques.

Ainsi, nous secouons ou nous brossons nos habillements à l'intérieur de nos habitations, nous nous brossons même dans la place ou nous mangeons, alors que d'autres personnes achèvent leur repas, et cela sans songer que nous chassons sur leurs assiettes des milliers de poussières !

Voulez-vous avoir une idée du nombre de ces poussières ? Regardez l'air de votre chambre lorsqu'un rayon de soleil passe seul par une fente de la fenêtre et vous en verrez voltiger des millions.

La grande pureté de l'air de certaines localités en fait des lieux précieux pour la guérison de maladies très graves, comme la phtisie pulmonaire. Ainsi à Davos et à Falkenstein, les malades atteints de cette terrible maladie guérissent très souvent où sont fortement soulagés... sans se droguer ! Notre pays est riche en localités qui pourraient rendre les mêmes services aux malheureux.

L'air peut donc transporter les germes de certaines maladies : des fièvres éruptives et de la malaria, par exemple. On cite l'exemple d'hôpitaux varioleux qu ont propagé cette terrible maladie aux maisons voisines et qui se trouvaient dans la direction des vents dominants.

Que faut-il faire pour éviter les poussières atmosphériques ! Aérer les habitations d'une façon continue et pratiquer souvent des nettoyages humides des chambres. Teintures, rideaux, tapis, sont des réceptables de poussières qu'il faut éviter.

Dans les prescriptions des religions, on retrouve souvent des conseils qui n'ont d'autre but que l'hygiène de leurs adeptes. Une seule religion s'est préoccupée de la pureté de l'air : c'est la religion mahométane, qui prescrit d'aérer les chambres, de supprimer et rideaux et tapis, et de laver fréquemment le plancher et même les murs.

On conçoit facilement par ce qui précède l'importance qu'il y a pour tous les êtres vivants de séjourner dans un air pur et souvent renouvelé.

En pleine campagne, l'air se renouvelle par les vents. Dans les habitations, ce sont les courants d'air qui accomplissent cette besogne nécessaire.

Les courants d'air s'établissent par les fissures des portes, des fenêtres, par les cheminées, par des ventilateurs spéciaux.

Jamais, une chambre ne doit être fermée hermétiquement. Il faut que l'air nouveau puisse y pénétrer par quelque côté. De plus, une ventilation partielle ne suffit pas ; il faut que très souvent, l'air soit renouvelé en bloc par une ouverture large des fenêtres et des portes, car ce n'est qu'à cette condition que le mauvais air des coins de l'appartement est remplacé par un air pur. Sans ces précautions, une place quelconque ne tarde pas à « sentir le renfermé, » c'est à dire à être privée d'oxygène et remplie de gaz asphyxiant. Et à plus forte raison doit-on se souvenir de cette vérité hygiénique lorsqu'il s'agit de chambres devant contenir un grand nombre de personnes, salle à manger, bâtiments d'écoles, salle de réunion et de spectacle, etc.

Nous voilà loin, n'est-ce pas, de ces bonnes femmes qui n'osent ouvrir une fenêtre ni entrebâiller une porte sans crier au courant d'air ! Nous voilà loin de ces imaginaires qui se renfrognent au coin du feu et collent du papier aux fissures des fenêtres !

Ce pauvre courant d'air a été accusé de tous les méfaits ! C'est lui qui donnait les rhumes et les bronchites, c'est lui quioccasionnait les rhumastimes et les inflammations, c'est lui qui amenait même la terrible phtisie, la tuberculose pulmonaire ! Et il se fait que ce malheureux courant d'air nous sauvait simplement et modestement la vie à tous les instants, en nous apportant un air pur et revivifiant au lieu d'un air malsain et impropre à la nourriture du sang.

On a calculé qu'un homme a besoin, par heure, de 25 mètres cubes d'air nouveau. On conçoit avec quelle rapidité une personne seule utilise tout l'oxygène disponible dans une chambre fermée, et comment il se fait que dans les écoles et les lieux publics l'air manque malgré tous les systèmes de ventilation partielle.

Il n'y a donc pas d'exagération à réclamer, pour les enfants, des écoles en plein air, et, pour les travailleurs des villes, des ateliers construits et aménagés suivant les prescriptions de la science hygiénique.

Les « courants d'air »

Avant la découverte du rôle des petits organismes (microbes) qui sont la cause de la plupart des maladies, on avait l'habitude d'attribuer toutes nos misères soit à des froids, soit à des courants d'air.

Cet usage perdure encore et, à chaque instant, on entend dire : « J'ai un gros froid ! » j'ai attrapé « un courant d'air ».

Bien rarement on dit : « J'ai un chaud ! » et jamais il ne vient à l'idée de quelqu'un que le mal puisse avoir une autre cause que le froid, ou le courant d'air, ou le chaud.

C'était un manque de science, un défaut de connaissance des causes de maladies, qui faisait raisonner de cette façon et accuser le courant d'air de toutes sortes sortes de crimes.

Un exemple : Le simple rhume; toujours lorsque l'on est affecté d'un rhume on recherche le courant qui l'a occasionné, ou le froid qui l'a produit. Et cependant, sans recourir à *des démonstrations par le microscope, il* est facile de comprendre par les faits que le rhume a une autre cause que le courant d'air ou le froid : Vous avez dû remarquer, en effet, que, lorsque dans un ménage une personne est affligée d'un rhume, les autres membres de la maisonnée gagnent à leur tour l'ennuyeuse maladie. Oserait-on prétendre que tous ont passé par le même courant d'air, ou se sont soumis au même froid ?

Non. Ce fait démontre tout simplement que le rhume, comme tant d'autres maladies, a une autre cause que le courant d'air et le froid, ce qui prouve sa contagiosité. D'ailleurs, remarquons en plus que les personnes qui sont exposées, leur vie durant, aux coups de vent, aux froids les plus durs, comme les *cochers, les facteurs, les marins, les travail*leurs des champs souffrent bien moins souvent (pour ne pas dire du tout) du rhume que les personnes obligées de se tenir dans les appartements clos et chauffés.

Lorsqu'un rhume vous accable, ne craignez pas l'air vif; courez le nez au vent et vous éprouverez plus de soulagement qu'en séjournant au coin du feu.

De même, l'eau froide versée goutte à goutte dans les narines au moyen du doigt que l'on plonge préalablement dans un bassin d'eau, produit un mieux très sensible, surtout si l'on répète l'opération souvent. En serait-il ainsi si le rhume avait pour cause le courant d'air et le froid ?

Ainsi donc, le rhume étant contagieux, il est de la plus élémentaire prudence de prendre certaines précautions afin de ne pas en gratifier les personnes de l'entourage, et particulièrement les enfants. Ordinairement, en effet, les parents atteints de cette affection continuent à embrasser leurs enfants et leur communiquent ainsi leur mal inévitablement.

Respirons par le nez

L'air que nous respirons ne doit pas arriver directement dans les bronches. Cet air est naturellement tamisé et un peu réchauffé par son passage dans le nez et l'arrière-gorge. Ce tamisage rend de grands services, cela se conçoit facilement. C'est la fonction du nez de l'opérer, et c'est pour cela que le nez est garni *intérieurement de petits poils. Le nez cons*titue l'ouverture de l'appareil de la respiration. C'est donc par le nez qu'il faut toujours respirer et non par la bouche.

Les personnes qui respirent par la bouche sont exposées à toutes les maladies de la gorge, des bronches et des poumons, parce que les poussières de l'air, poussières inertes ou microbiennes, pénètrent facilement dans l'appareil respiratoire,

Souvent chez les enfants existe l'habitude de tenir la bouche ouverte, ce qui leur donne toujours un air « bébête.» Cette habitude peut n'être qu'une habitude, mais elle peut être aussi, ce qui est souvent le cas, la conséquence d'une maladie ignorée du nez ou de la présence dans la cavité qui se trouve entre le nez et la gorge de végétations spéciales, espèces de gonflements de la peau interne de l'organe rendant difficile la respiration par ce côté.

L'habitude peut être corrigée par les conseils, la persuasion et le bon exemple. Dans l'autre cas, l'intervention du médecin et surtout du chirurgien est nécessaire.

Le nez, recevant toutes les impuretés de l'air, demande, par conséquent, des soins spéciaux. Il est bon de le curer souvent et même de prendre l'habitude de renifler chaque jour un peu d'eau pure ou d'eau salée (une cuillerée à café de sel pur pour un litre d'eau). Si votre profession vous expose à vivre dans les poussières, il faut redoubler de *précautions*.

N'oublions pas de respirer par le nez, nous éviterons par le fait bien des misères ; et apprenons aux enfants à faire de même.

LA CHANSON POPULAIRE

BERCEUSE BLEUE

de Gabriel MONTAYA

C'était deux amants
Qui rêvaient d'amours lointaines;
C'était deux amants
Que reniaient leurs parents.
Ils s'en sont allés
Sur une barque fragile,
Ils s'en sont allés
Au pays des exilés.

Sur les grands flots bleus
Ils tentèrent l'aventure,
Sur les grands flots bleus,
L'aventure d'être heureux.
Mais le vent les prit
Comme ils échangeaient leurs âmes,
Mais le vent les prit
Dans un tourbillon maudit.

L'amant dit : « Mon cœur,
Je me ris de la tourmente,
L'amant dit : Mon cœur,
Près du tien n'aura pas peur. »
L'amante, à ces mots,
Dit : « Mon cœur n'a plus d'alarmes,
L'amante, à ces mots,
Dit : « C'est fini de nos maux »

Je veux qu'un baiser
Nous serve de viatique.
Je veux qu'un baiser
Dernier, vienne nous griser.
Mes yeux dans tes yeux,
Et ma bouche sur ta bouche,
Mes yeux dans tes yeux
Nous pouvons aller aux cieux.

Leur voix s'éteignit
Très douce dans la rafale,
Leur voix s'éteignit
Et se perdit dans la nuit.
Tous deux, en s'aimant,
Sous le linceul bleu des vagues,
Tous deux en s'aimant
Dorment éternellement.

RÉCRÉATIONS

N° 53 **ÉNIGME**

Quoique sœurs, nous marchons en des rangs [inégaux :
De sept frères amis nous sommes la figure ;
Interprètes de la nature,
Nous savons exprimer et les biens et les maux.
Le signal qui, d'abord nous ouvre la barrière,
Sert à nous imposer les lois
Prescrites à notre carrière.

N° 54. **MÉTAGRAMME**

Avec J je chasse l'obscurité ;
Avec T je défends la cité.

Solutions justes des derniers Problèmes

N° 51. — **ENIGME** (Soulier)

Ont trouvé cette solution : Mathilde Jenlain; une Anticléricale, à Wazemmes; Louis Gruson, à Tourcoing ; Pauline Fortel, à Lomme ; Calonne, à Lille ; G. L. X., à Roubaix ; Lucie Marquise, à Fives.

N° 52.— **MÉTAGRAMME** (Libre, Livre)

Ont trouvé cette solution : Une Anticléricale, à Wazemmes ; Noémie Romeries ; Florence Phalempin; un jeune sergent, à Valenciennes; L. A. V., à Saint-Maurice ; Berthe D..., à Wazemmes.

FEUILLETON 98

TRENTE ANS

ou

LA VIE D'UN JOUEUR

Roman par Henri Hazart

Il tira son portefeuille de sa poche et en sortit un billet de banque.

— Cinq cents francs, dit-il, ne vous feraient sans doute pas de peine, à l'heure qu'il est ; les voici.

— Gardez-les ; je n'ai besoin de rien !

Il déposa le billet de banque sur le lit de l'enfant endormie, saisit la main de la mère et la porta à ses lèvres.

— Je suis payé, dit-il ; c'est vous dire que ma fortune est à vous et que, *dès que vous le voudrez bien,* je saurai désarmer le créancier de Georges.

Elle s'était dégagée aussitôt, le traitant de misérable.

— Sortez ! criait-elle, mais sortez donc !

Elle lui jeta son billet de banque au visage. Il le rattrapa au vol et voulut la forcer à le reprendre.

Soudain, la porte s'ouvrit. Valentin apparut, le bonnet de police sur l'oreille.

Il avait entendu le cri de sa maîtresse.

A sa vue, le banquier remit son billet en portefeuille et saluant respectueusement :

— Pardon... excuse... je suis et serai toujours votre serviteur...

Il *voulut passer, mais Valentin* lui barra le chemin, disant :

— Madame la comtesse aurait-elle été insultée par cet homme ?

— Non, Valentin, laissez-le aller.

— Madame la comtesse désire-t-elle que cet homme revienne ?

— Non, Valentin, jamais !

— Vous avez entendu, tête d'*Alboche*, dit Valentin au Wurtembergeois. Fichez-nous le camp et qu'on ne vous revoie jamais, sinon, moi, Valentin, ancienne ordonnance du colonel de Germany, je vous ferai descendre l'escalier sur la tête. Les Allemands, ça me connaît, j'en *ai dégringolé quelques-uns ; j'en dégringolerai* encore, s'il plaît à Dieu !

Le banquier Karl Warner sortit, la rage au *cœur, plus épris et plus haineux que jamais !*

Il remonta dans son coupé, qui stationnait devant la porte.

— Rue de Grammont, dit-il au cocher, un superbe gaillard affublé d'une livrée éblouissante... pour les gogos.

Le cheval dut aller au pas, à cause d'un embarras de voitures.

En face de lui, dans un simple fiacre, Warner aperçut un homme encore jeune, aux traits fins, à la tournure distinguée.

— Tiens ! pensa-t-il, Rodolphe d'Héricourt !... où va-t-il par là ?... est-ce que par hasard !...

Il descendit de voiture et donna l'ordre au cocher de l'attendre. Puis, traversant la rue, il fila, le mouchoir sur la figure, jusqu'à la maison située en face du 356.

Là, il se blottit sous une porte et attendit.

Ses soupçons ne l'avaient pas trompé : l'avocat d'Héricout se fit arrêter à l'hôtel où la famille de Germany était venue chercher un abri.

— Ah ! ah ! fit l'Allemand avec une joie féroce; cette fois, je tiens ma vengeance !

Warner n'ignorait pas la jalousie que Georges nourrissait contre le cousin de sa femme. Maintes fois, le comte, au cours de ces soupers où les joueurs, déjà grisés par la lutte, achèvent de noyer leur raison dans des flots de champagne, avait laissé échapper des exclamations, des menaces, au sujet de Rodolphe, quand la conversation se tournait sur les causes défendues par le célèbre avocat.

Il fut des premiers à savoir leur brouille et à ne deviner le motif véritable.

Quant à douter de la vertu d'Amélie, Warner était trop fin pour en arriver là.

La jalousie ne l'en tenait pas moins. Elle lui tortura le cœur, quand, de son poste d'observation, il vit sortir de l'hôtel le brave Valentin.

Ainsi donc, le cousin et la cousine pouvaient, en toute liberté, déverser leur tendresse dans le sein l'un de l'autre : elle devait déplorer le triste sort de son époux, et lui, l'avocat, le niais, la consolait sans doute, lui offrait l'appui de sa fortune.

Et peut-être tirerait-il, pour la seconde fois, de son escarcelle, les cent mille francs réclamés par l'usurier du comte de Germany.

Comment empêcher cela ? Warner se le demandait, et lorsqu'il se posait des problèmes de ce genre, il ne tardait pas à les résoudre.

Trois jours après, il faisait incarcérer à Clichy, en vertu d'un jugement pris depuis un mois, l'un de ses débiteurs, le baron de Larnoise, vieux fils de famille, déshérité, répudié par les siens pour avoir gaspillé, de leur vivant, plus qu'il n'avait à toucher après leur mort.

Tombé aussi bas que possible, le gentilhomme consentait, moyennant finances, à se laisser incarcérer pour surveiller Georges qu'il connaissait de longue date, et savoir s'il accepterait les bienfaits de Rodolphe d'Héricourt.

Tous deux passaient de longues heures à jouer au piquet. Malgré le mal que leur avait fait les cartes, ils trouvaient encore du charme à les manipuler.

Le baron réussit à entrer dans l'intimité du comte, à connaître toutes ses pensées, tous ses projets, dont il s'empressait de tenir Warner au courant par des lettres fréquentes.

Ce dernier apprit ainsi que Georges ne comptait nullement sur Rodolphe, mais qu'il espérait en Dermont, si la comtesse allait le retrouver en Amérique avec ses enfants.

La pensée qu'Amélie partirait et qu'il ne la reverrait peut-être plus, qu'elle plaiderait la cause de son mari et la gagnerait à coup sûr, *transporta Warner de fureur*.

Puisqu'il ne pouvait posséder Amélie, il était résolu à la perdre et à perdre Georges en même temps.

Il la fit surveiller, ainsi que Rodolphe, par une de ces ignobles agences secrètes qui ont causé tant de malheurs irréparables : si le cousin et la cousine se voyaient, il serait facile de déchaîner sur eux la vengance d'un fou, tel que ce comte de Germany, prompt à agir sans prendre le temps de la réflexion.

Et Warner fut informé que, depuis quelques jours, Rodolphe venait de temps à autre, le matin, chez la comtesse. Il en conclut que des *pourparlers s'engageaient* entre eux et que l'excellent cousin devait chercher un biais pour sauver Georges malgré lui.

Il était temps d'agir ; mais que faire ? L'usurier Bluhmengen ne laisserait pas sortir de Clichy son débiteur. Bah ! Warner connaissait assez Georges pour savoir qu'ils trouverait bien le moyen de s'évader, s'il avait une nouvelle folie à commettre dans Paris.

Une scène violente qui se passa le jour même à la prison pour dettes et dont il fut averti, acheva de le décider.

Retraçons cette scène.

Georges jouait au whist dans la salle commune quand son gardien l'avertit qu'un visiteur désirait le voir immédiatement.

— Son nom? demanda le joueur.

— Monsieur d'Héricourt.

— Lui ! s'écria le comte en jetant ses cartes sur la table. Je vous demande pardon, messieurs mais il s'agit d'une visite intéressante à plus d'un titre. A tout à l'heure.

Il passa dans sa chambre où l'avocat fut introduit.

Dans la pièce voisine, le baron de Larnoise se tenait aux écoutes. Il entendit et put faire à Warner un compte-rendu exact de l'entrevue.

— Que me voulez-vous encore ? demanda Georges sur un ton de fureur concentrée.

— Etre écouté, répondit Rodolphe. Faut-il me retirer ?...

Georges se garda de l'éconduire, il avait trop hâte d'en savoir davantage.

— Donnez-vous la peine de vous asseoir, dit-il en adoucissant sa voix.

— Georges, dit Rodolphe, Mme Demay a fini par apprendre votre détresse et m'a écrit. Voici sa lettre, afin qu'il n'y ait pas de doute dans votre esprit.

A suivre.

FEUILLETON 55

LA POCHARDE...!

Par Jules MARY

PREMIÈRE PARTIE

LA MÈRE AUX SEPT DOULEURS

Je renais à la vie, alors qu'on va peut-être me la prendre... Triste ironie... De tout ce que j'ai souffert, il ne me reste qu'une certaine lourdeur de mémoire qui fait que je ne me rappelle pas très bien, dans leurs détails, les événements qui se sont passés... J'étais malade !... Voilà tout le secret de ma conduite... Il ne faut pas chercher plus loin...

A partir de ce jour, elle ne voulut plus rien répondre.

Elle se tenait parole.

Quand le juge connut les conclusions du rapport médico-légal, il fit venir Charlotte dans son cabinet :

— La science a parlé, dit-il.

— Ah ! Enfin !... Et je vais être libre, n'est-ce pas ! Libre et réhabilitée ?

— Persistez-vous toujours à prétendre que vous n'avez pas empoisonné votre enfant ?

— Certes ! Ah ! certes, je le jure, sur la vie même de mes deux autres petites !

— Eh bien ! vous n'êtes pas en cela d'accord avec le médecin...

Charlotte parut n'avoir pas très bien compris.

Ses yeux s'aggrandirent, sous le coup d'une suprême épouvante.

— Vous dites ?

— Je dis que le médecin affirme avoir découvert que votre enfant est mort empoisonné.

— Il a découvert !

— Les traces du poison...

Elle resta hébétée, éperdue, les mains appuyées sur ses yeux.

— Est-ce possible ? est-ce possible ?...

Puis, elle pleura silencieusement.

— Avouez donc ! fit M. Barjillier.

— Jamais, monsieur, dit-elle avec douceur, essuyant ses larmes, jamais ! Si j'avouais, je mentirais, et je ne sais pas mentir !...

On la reconduisit en prison.

Lorsque Jean Berthelin connut le rapport de Marignan et ses conclusions si graves, il en devint presque fou.

Pendant deux jours, renfermé chez lui, en *proie à une fièvre violente, l'éternelle ques*tion se posant à son esprit :

— Serait-ce vrai ? Charlotte ! ma Charlotte !!

Puis une colère furieuse s'empara de lui :

— Non, non, ce n'est pas vrai... Elle m'a dit un jour qu'il fallait croire en elle, malgré tout ! Eh bien, je crois, je crois !!

Mais à présent, hélas ! plus encore que par le passé, il restait toujours seul pour la défendre.

Il »fallait avoir une foi bien puissante dans l'innocence de Charlotte pour ne pas croire au rapport même du docteur, car la logique voulait que, du moment qu'il ne croyait pas aux conclusions de ce rapport, c'est qu'il était persuadé que ces conclusions étaient fausses et que l'expert s'était trompé.

Mais sur quoi appuyer une pareille conviction ?... En dehors de l'affaire Renneville dont il espérait sauver Charlotte, il n'avait aucune preuve de l'innocence de la pauvre femme pour tout ce qui concernait son enfant. Tout combattait contre elle. Et s'il n'avait voulu considérer que les apparences, ne s'en rapporter qu'à la froide raison des faits connus, il eût bien fallu que Jean fit comme les autres et mêlât sa voix au concert de ces accusations.

Seulement, il avait son amour, il voyait avec son cœur.

Après les premiers jours d'effroi et d'hébétement, il se réveilla plus énergique, plus courageux, ayant pris une grave résolution.

Il voulait voir le docteur Marignan.

Que lui dirait-il ? Quel serait le but de sa visite ? Il ne le savait encore.

Est-ce qu'il pourrait discuter avec cet homme, si bien armé pour lui répondre et qui, d'un mot, *arrêterait toute parole :*

« J'ai découvert les traces du poison. »

Cependant Berthelin n'hésita pas... C'était un homme comme les autres, ce médecin... Ne pouvait-il s'être trompé, humainement ?

Si hasardée, si singulière que fût cette démarche, il la fit.

Il écrivit au médecin pour lui demander un rendez-vous, afin d'être sûr de le rencontrer, et au jour fixé, il se trouvait dans le cabinet de Marignan.

— Monsieur, dit Marignan, vous avez demandé à me voir et vous m'avez prévenu que bien que ce soit le docteur que vous désiriez consulter, ce ne serait point en qualité de malade...

— En effet, monsieur, je me porte bien...

— Toutefois, vous êtes blessé au bras, à ce que je vois...

— La blessure, suite d'accident, est presque guérie, une *simple écorchure*.

— Veuillez me dire en quoi je puis vous être utile.

— Monsieur, dit Berthelin avec tristesse et en caressant d'une main un peu tremblante les longues pointes de sa moustache à la gauloise, je voudrais que vous excusiez tout d'abord la démarche que je fais auprès de vous... je voudrais que vous n'en soyez pas trop surpris... je voudrais, enfin, si elle vous parait bien étrange, que vous ne m'en teniez pas rigueur, que vous m'écoutiez jusqu'au bout en vous disant que je suis très malheureux. J'ai été élevé côte à côte avec Charlotte Lamarche... je l'ai aimée, quand j'étais enfant, sans savoir que ce fût là de l'amour... je l'ai aimée plus tard profondément, d'une passion unique qui emplit *toute ma jeunesse... et je l'aime encore...*

— Malgré ?...

— Malgré tout, je l'aime, je l'aime, parce que je la crois innocente...

— Alors, je vous plains !

— Vous me plaignez !

— Oui, car elle est coupable.

— Qu'en savez-vous ?

Marignan reçut ce mot, qui exprimait un doute, comme un coup de fouet.

Il se leva, et d'une voix que la colère assourdissait :

— Monsieur, votre amour vous fait déraisonner... Je ne demande pas mieux que d'avoir de l'indulgence pour votre état, mais vous trouverez bon que je vous rappelle que je ne vous connais pas, et, qu'ayant fait mon devoir en cette mission qui m'a été confiée, je n'ai à en rendre compte qu'à ma conscience...

— Ah ! monsieur, je vous le jure, je n'incri*mine pas votre probité... Une pensée pareille* ne pouvait me venir... La soupçonner cette probité, ce serait croire que vous êtes capable, de gaieté de cœur, de faire condamner une innocente, alors que, j'en suis sûr, vous auriez plus de joie de la faire rendre à la liberté.

— Certes... N'est-il pas plus noble de sauver un innocent qu'on accuse que de frapper un coupable ? N'est-ce pas plus consolant, surtout ?

— Oui, oui, ce sont de graves et bonnes paroles... Pourtant, pourtant !

— Parlez, monsieur... quelle raison vous fait hésiter ?

— Je voudrais vous faire concevoir de la défiance...

Et le pauvre garçon ajouta, plus bas :

— Je voudrais que vous vous disiez : « N'est-il pas possible que je me sois trompé ? »

— Je comprends votre désespoir puisque je connais votre amour, dit le docteur Marignan après un silence...

— Votre confiance m'épouvante... Je voudrais éveiller en vous je ne sais quelle hésitation, quelle crainte...

— L'avenir reconnaîtra que j'ai eu raison...

— En êtes-vous sûr ?

— Monsieur...

— Etes-vous sûr que la passion publique n'a pas eu sur vous comme sur les juges de l'influence, une influence néfaste ! La passion publique, sait-on d'où cela vient et comment cela naît ? Une calomnie, une sottise suffit pour déchaîner contre un malheureux les fureurs populaires. Tombée dans l'esprit de la foule, la semence d'accusation se développe; elle devient un besoin. Le chien poursuit l'homme qui fuit sur une route et d'instinct la foule est hostile à quiconque est soupçonné.

L'accusation qui naît de la rumeur publique, de cette passion inintelligente et aveugle qui s'empare des esprits, transforme en charges terribles les choses les plus insignifiantes... Voilà pourquoi j'ai peur.

— L'enfant de Charlotte Lamarche est mort empoisonné.

— L'excuse de la foule est dans sa bonne foi... La science, lorsqu'elle se trompe, n'a pas d'excuses.

— Prétendriez-vous ?...

— Je ne prétends rien. Je suis venu vous confier ma peine parce que je suis seul contre tous pour défendre Charlotte. Je suis convaincu de son innocence ; je suis donc convaincu que vous vous êtes trompé... de bonne foi !

Marignan se contenta de hausser les épaules.

A cette ironie silencieuse, Berthelin répondit doucement :

— La science avance toujours... elle n'arrive jamais... Faut-il vous rappeler les procès, les erreurs célèbres, qui sont comme autant de leçons de prudence données à la justice ? Autant de leçons de modestie données aux savants !

— La science a marché depuis... C'est vous qui l'avez dit.

A suivre.